

La Pologne de 1939 à 1945

Une double invasion

Le 1^{er} septembre 1939, sous le prétexte d'incidents frontaliers montés de toute pièce par la *Wehrmacht*, l'Allemagne nazie bombarde la ville portuaire de Gdansk-Dantzig et commence son invasion de la Pologne.

La suite est connue : l'avancée allemande est foudroyante, on le voit dans les nombreux documentaires sur le *Blitzkrieg* tournés par le service de propagande de la *Wehrmacht* : la cavalerie polonaise fait face aux chars d'assaut allemands, les *Stukas* clouent au sol les restes de l'aviation nationale et mitraillent les colonnes de réfugiés, Varsovie est encerclée, le siège et la destruction par les bombardements ont commencé. La France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne, mais ne bougent pas pour venir en aide à la Pologne. A cet égard, il est assez révélateur que l'on parle généralement en France de la « guerre de 40 »...

Pour des millions de Polonais, c'est une fuite éperdue pour tenter de se mettre à l'abri dans l'Est du pays où l'on espère que l'armée polonaise saura contenir l'avancée allemande. Mais c'était sans compter la deuxième invasion : celle des soviétiques.

On a parfois tendance à l'oublier en occident et plus encore en Russie : à ce moment-là, les soviétiques étaient bien les alliés de l'Allemagne nazie, le communiste Staline était l'ami du fasciste Hitler !... Par le pacte secret Ribbentrop – Molotow, ils avaient déjà procédé au quatrième partage de la Pologne.

L'Allemagne incorporait au Reich les territoires de l'ouest et créait une zone d'occupation autour de Varsovie appelée *Generalgouvernement*. Les terres confisquées dans l'ouest furent attribuées à des colons allemands et une grande partie de la population polonaise fut sauvagement chassée et entassée dans les villes du *Generalgouvernement*. Seuls les Polonais qui renonçaient à leur nationalité en se déclarant *Volksdeutsche* purent rester, mais ils durent par la suite servir dans l'armée allemande. Beaucoup d'entre eux mourront à Stalingrad.

Pendant ce temps, les Russes annexaient purement et simplement tous les territoires de l'Est de la Pologne jusqu'à la rivière Bug et même plus avant, selon une ligne fixée d'entente avec les Allemands. La répression exercée par les soviétiques n'avait rien à envier à celle pratiquée par les Allemands. Un million et demi de Polonais furent alors déportés en Sibérie. L'ensemble des troupes tombées aux mains des soviétiques fut interné et la plus grande partie des officiers froidement exécutés lors des massacres de Katyn, de Miednoïe et de Charkow (au total environ 40'000 victimes). Ces hommes constituaient l'élite de la nation. Ainsi, la Pologne était décapitée et c'est en vain qu'elle attendait de la part de ses alliés occidentaux une aide autre que verbale...

Un Etat secret

Le gouvernement légal polonais trouva refuge à Londres. En même temps que se mettait en place le régime de terreur des occupations nazie et soviétique, un véritable Etat secret était instauré en Pologne par le gouvernement en exil. Ceci constitue un cas tout à fait unique dans l'histoire des pays occupés par l'Allemagne nazie. Il faut dire que la Pologne avait une vieille

tradition de résistance et d'organisation secrète, après quelque 120 années d'occupation étrangère, à la suite du partage de ses territoires entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, à la fin du XVIIIème siècle.

La Résistance polonaise, comment fonctionnait-elle ? On peut dire que la vie politique et administrative existait « sous terre ». Le gouvernement officiel de la Pologne se trouvait à Londres, auprès des Alliés. Mais il avait son « double » au pays, un gouvernement secret qui agissait d'après les consignes reçues de Londres. Appelé *Delegatura*, il avait ses représentants (clandestins, bien sûr) dans chaque province polonaise. Londres était bien informé de ce qui se passait dans le pays et parachutait régulièrement des émissaires en Pologne. Ils apportaient des instructions et des fonds pour l'armée secrète, l'enseignement, le service médical et social (aide aux pauvres, surtout aux familles dont le père ou la mère avait été emprisonné ou tué), ainsi que pour les secours d'urgence à donner, notamment aux juifs qui se cachaient et à ceux qui les accueillaient (nourriture, vêtements, médicaments, etc.). L'argent servait aussi à l'information, c'est-à-dire à la presse clandestine et à toutes sortes d'actions qui devaient soutenir le moral de la population.

L'armée secrète, dite AK (pour *Armia Krajowa*, l'armée de l'intérieur), forte d'environ quatre cent mille hommes, était bien organisée. Une grande partie des effectifs se trouvait dans les forêts et devait harceler les Allemands, empêcher leurs déplacements ou détruire leurs transports, mais aussi protéger des répressions la population des villages. L'autre partie était composée de civils qui, tout en travaillant normalement, avaient suivi une formation militaire. Ils se tenaient prêts pour des interventions ponctuelles, comme la libération de prisonniers politiques à la faveur d'un transfert.

Bon nombre de femmes, en particulier, s'impliquaient dans le réseau de transmission ; grâce à elles, le renseignement passait d'une ville à une autre, d'un quartier à l'autre, d'un commandant à ses subordonnés, ou de Varsovie jusqu'au fin fond des provinces et même jusqu'à l'étranger. Le travail de ces agents de liaison était aussi risqué que ses enjeux étaient grands. Les informations qui leur étaient confiées ne devaient à aucun prix tomber aux mains des Allemands, sous peine de provoquer de terribles représailles. L'exercice de cette mission essentielle, de nombreuses femmes et jeunes filles l'ont payé de leur vie.

Les *dwór*

La plupart des familles qui possédaient un *dwór* (manoir) étaient membres de l'Association des propriétaires terriens. Cette organisation devint pendant la guerre un véritable réseau clandestin, qui se donna pour but de servir de base logistique aux unités de l'AK actives dans les régions rurales et forestières. En plus de constituer des points de ralliement pour la résistance de la région, ces manoirs hébergeaient souvent les réfugiés, les fugitifs des camps ou des prisons, les résistants identifiés par les Allemands, les blessés, etc.

Nombre de ces familles se chargeaient aussi d'organiser l'enseignement clandestin et de venir en aide aux enfants orphelins ou en situation difficile. Leur rôle social et leur influence sur la population rurale étaient devenus très importants. D'où l'acharnement, après la guerre, du gouvernement communiste à démonter ce réseau, en chassant les propriétaires et en détruisant ou confisquant les *dwór*. Ainsi disparurent une classe sociale et ses îlots de culture dans les campagnes reculées.

La population se montrait disposée à offrir son aide quand les circonstances le demandaient et bon nombre d'inconnus n'ont pas hésité à prendre de grands risques pour sauver quelqu'un ou le cacher. Bien sûr, on trouvait également des délateurs, des traîtres et des lâches, et plus nombreux encore, des indifférents. Chaque société a ses canailles et ses égoïstes, et la Pologne ne fait pas exception. Mais, le plus souvent, on pouvait compter sur la solidarité des gens et sur leur aide tout à fait spontanée.

L'enseignement clandestin

Le programme officiel de l'occupation de la Pologne était d'en faire le « *Knechtvolk* » de l'Allemagne, c'est à dire le peuple esclave du IIIème Reich. La propagande nazie ne se privait pas de le proclamer haut et fort. Désormais seule l'école primaire et un apprentissage étaient permis aux Polonais. Tous les collèges, lycées et universités furent supprimés. Les professeurs, qui avaient été convoqués sous le prétexte de réorganiser la rentrée universitaire, furent arrêtés, déportés dans des camps de concentration ou même immédiatement fusillés. Toute activité académique était désormais passible de la peine de mort. On organisa donc un enseignement clandestin dans des *komplety*, c'est-à-dire des petits groupes d'enseignement clandestin. Les classes avaient été divisées en groupes de cinq à six élèves qui se rassemblaient chaque jour de la semaine en un lieu différent, au domicile de parents ou de professeurs. Les élèves étaient très motivés et les enseignants devaient l'être encore plus, puisqu'ils acceptaient le surcroît de travail occasionné par la répétition d'une même leçon dans quatre ou cinq groupes différents. Ce modèle d'organisation clandestine fut appliqué à tous les niveaux au-delà de l'école primaire. Pour les jeunes gens, faire des études supérieures signifiait déjà qu'ils entraient dans la Résistance. Dans les *komplety*, soumis à l'obligation du secret, chacun devenait responsable de la sécurité de tous les autres.

A partir de 1941, Anna est envoyée dans un pensionnat à 30 km de Varsovie. Le lycée de Szymanów n'était officiellement qu'une école d'économie domestique et de jardinage. Les élèves portaient des tabliers et chacune gardait à portée de main quelque ouvrage manuel (couture, raccommodage ou tricot) ainsi qu'un ou deux cahiers de théorie, mais, bien entendu, les vraies leçons étaient tout autres : littérature, mathématiques, histoire, latin, français, allemand, géographie, de même qu'un semblant de sciences sans laboratoire (par manque de produits chimiques). Parfois, les Allemands venaient à l'improviste pour un contrôle. À la porte d'entrée du bâtiment, une soeur montait la garde toute la journée. S'il arrivait quelqu'un de suspect, elle actionnait une sonnette d'alarme spéciale. Immédiatement, les leçons s'interrompaient. Chaque classe rassemblait, puis ficelait les livres et cahiers des matières interdites. Deux élèves se hâtaient d'aller les déposer dans un vieux monte-charge, actionné à la main au moyen de cordes, qu'elles bloquaient entre deux étages. (D'ordinaire, il servait à monter le linge de la buanderie, au sous-sol, jusqu'aux étendages du grenier.) Quiconque ne connaissait pas la maison ne pouvait se douter de son existence et cette cachette ne fut jamais découverte. Les livres mis à l'abri, les élèves sortaient leurs ouvrages, suspendaient au tableau noir des croquis de couture ou des recettes de cuisine qu'elles se mettaient à copier bien sagement dans les cahiers « officiels ».

À certaines périodes, les contrôles se faisaient plus fréquents et plus agressifs ; au point que, pendant quelques mois, en 1943, les leçons durent avoir lieu dans les serres, au fond du jardin. Par chance c'était au printemps, et il y faisait chaud. Aux élèves plus âgées, les soeurs avaient distribué des voiles de novices et quand les Allemands arrivaient, elles devaient mettre leur voile et se rendre pieusement à la chapelle.

Dans tout le pays, la répression et la terreur s'exerçaient au quotidien : couvre-feu, descentes de la Gestapo, rafles, déportations, exécutions publiques. Le couvre-feu était en vigueur de vingt heures à six heures du matin. Ceux qui avaient le malheur d'être surpris dans la rue à ces heures-là étaient abattus sans sommation. Le matin, on retrouvait leurs cadavres, épinglés parfois d'un billet : « *20 Uhr 10 Minuten.* »

Les trains étaient souvent stoppés en rase campagne. Les passagers et leurs bagages étaient systématiquement fouillés. L'opération pouvait durer quelques heures. Les personnes arrêtées, ou sur le point de l'être, tentaient de le faire savoir à leurs proches en griffonnant leur nom ou une adresse sur un bout de papier qu'elles jetaient sur la voie. Les paysans le savaient bien ; depuis les champs, ils observaient la scène prudemment. Après le départ du train et des Allemands, ils allaient ramasser près des rails tout ce qu'on avait pu y jeter. Les proches des disparus vivaient ainsi dans l'espoir qu'un jour un éventuel témoin de la rafle leur transmettrait un message. Il était impossible, dans les conditions de l'Occupation, d'entreprendre quelque recherche que ce soit, aucune institution ne pouvait s'en charger puisque même la Croix-Rouge était contrôlée par les Allemands. Toute démarche auprès des autorités n'eût fait qu'aggraver les choses en attirant l'attention sur le prisonnier et sa famille.

La shoah

Un point central du programme nazi prévoyait l'extermination du peuple juif. Cette honte pour l'humanité est aujourd'hui heureusement bien connue, grâce aux efforts inlassables de la communauté juive mondiale pour perpétuer le souvenir de cette tragédie. Il faut se rendre compte qu'il y avait à l'époque un antisémitisme latent dans tous les pays d'Europe, y compris en Pologne où les juifs représentaient 8% de la population. C'est donc vrai qu'il y eut aussi en Pologne des délations, des arrestations et des pogroms organisés par des Polonais, comme du reste en France, en Italie et dans tous les pays occupés par les Allemands. Mais pour rendre justice à la Pologne et aux Polonais, il faut aussi souligner, et ce fait est généralement ignoré, que la Pologne est le seul pays dont le gouvernement organisa et finança officiellement un programme d'aide aux juifs. C'est aussi le tout premier pays (et pendant longtemps le seul) qui protesta énergiquement contre les agissements de l'Allemagne nazie. Le gouvernement en exil confia à l'un de ses émissaires en Pologne, Jan Karski, la difficile mission d'enquêter sur la situation des Juifs en Pologne. Celui-ci réussit l'in vraisemblable exploit de s'infiltrer dans le ghetto de Varsovie, puis dans les camps de concentration de Majdanek et de Belzec. Arrêté et torturé par la gestapo, il fut libéré lors d'une action de commando de la Résistance, dans des circonstances incroyables. Il quitta alors clandestinement la Pologne en octobre 1942 et réussit à rejoindre Londres après un long périple dans l'Europe occupée. Son témoignage fut immédiatement traduit en anglais et publié en Angleterre et aux Etats-Unis, pays dans lesquels il donna de nombreuses conférences pour alerter l'opinion publique. Malgré ses inlassables tentatives de convaincre les plus hautes sphères gouvernementales, il se heurta partout à l'incrédulité et à l'indifférence, y compris dans les communautés juives anglaises et américaines : on ne voulait tout simplement pas le croire ! D'autre part, la question juive n'avait aucun intérêt militaire ou stratégique. Et pourtant, il eût été facile de bombarder les camps de concentration pour faire cesser l'horreur...

Zegota

En Pologne, l'indignation suscitée par la politique d'extermination nazie grandissait de jour en jour. En août 1942 un tract intitulé « *Protest!* » signé par Zofia Kossak (sous un

pseudonyme, évidemment !) dénonce pour la première fois le génocide et appelle la population à venir en aide aux Juifs, au nom des catholiques polonais et de la dignité humaine. Mais, venir en aide aux Juifs, c'était risquer sa vie et celle de son entourage. En effet, toute personne surprise à cacher ou à aider un Juif était immédiatement exécutée et avec elle tous les habitants de la maison auxquels on appliquait le principe de la responsabilité collective.

Malgré cela une organisation voit le jour : Le Conseil d'aide aux Juifs, caché sous le pseudonyme *Zegota*. Fondée par deux personnalités aux visions diamétralement opposées mais néanmoins amies (Zofia Kossak, écrivain catholique militante et Wanda Filipowicz, socialiste révolutionnaire), *Zegota* étend peu à peu ses ramifications dans tout le pays. Son financement est assuré par le gouvernement en exil qui en reprend bientôt la gestion par l'intermédiaire de la Delegatura et de la communauté juive polonaise. Plus de 14'000 Polonais participeront activement à l'action de *Zegota* et l'on estime à plus de 30'000 le nombre de Juifs qui ont pu être ainsi sauvés. Dans les conditions qui régnaient alors sous l'Occupation, c'était tout simplement de l'héroïsme.

L'insurrection de Varsovie

C'est l'un des épisodes les plus tragiques de la Deuxième Guerre, puisqu'il se solda par la mort de 250'000 personnes, par la défaite des insurgés, par la destruction totale de Varsovie et la déportation de toute sa population. C'est aussi un épisode qu'il est très difficile de comprendre, non seulement du point de vue de la stratégie militaire, mais surtout si on le regarde de notre point de vue d'occidentaux. Pour essayer de mieux le comprendre, il faut le replacer dans tout son contexte.

Dès la fin de 1939, le gouvernement en exil et l'Etat major de l'AK se mirent à planifier un soulèvement général contre l'occupant. Il fallait pour cela mettre en place toute l'organisation de l'armée clandestine : remettre sur pied l'encadrement de l'armée qui avait été décimé par la disparition d'une grande partie des officiers. Ceux-ci, nous l'avons vu, étaient soit morts au combat, soit prisonniers en Allemagne, ou encore déportés en Russie puis assassinés par le NKVD, le pendant communiste de la gestapo. Il fallait aussi donner aux troupes une instruction et un entraînement militaire, développer un réseau de communication et surtout fabriquer l'armement et les munitions nécessaires à l'équipement d'une armée qui aurait à se battre contre le géant allemand... et tout cela dans le plus grand secret !

Compte tenu de la brutalité de l'Occupation subie par la Pologne, qui était sans commune mesure avec ce qui s'est passé en France (il y eut en Pologne des centaines d'Oradour-sur-Glâne), on reste abasourdi devant la détermination, le courage et l'efficacité de centaines de milliers de personnes qui s'engagèrent dans cette Pologne souterraine. Le réseau d'information (presse clandestine, radio codée, messagers et messagères) prit bientôt une envergure exceptionnelle ; l'instruction et l'entraînement militaire étaient donnés au fin fond des immenses forêt qui couvrent le nord et l'est du pays ; de véritables usines d'armement souterraines furent mises en fonction. Evidemment, les Allemands étaient au courant de l'existence de tout ce monde souterrain contre lequel ils menaient une lutte acharnée. Ceux qui avaient le malheur d'être découverts étaient sauvagement torturés, afin de leur extorquer le maximum de renseignements, puis bestialement exécutés. Ainsi, des milliers de personnes payèrent de leur vie leur engagement. Mais, miraculeusement, la relève était toujours assurée...

Ainsi donc se préparait une action de très grande envergure, appelée « opération tempête » (*burza*) qui devait engager 400'000 combattants et mener au soulèvement du pays, au moment

opportun. Entre temps, en 1941, l'Allemagne attaquait la Russie, brisant ainsi le pacte germano-soviétique de 1939 et mettant du même coup l'Union soviétique dans le camp des Alliés. C'est sous leur pression que Staline consentit à relâcher les survivants des déportations de 1939, pour leur permettre de former, sous la direction du général Anders un corps d'armée polonais qui devait, à la suite d'une véritable odyssée en Asie centrale, en Iran et en Méditerranée, rejoindre les troupes alliées qui remontaient l'Italie. Les troupes du général Anders devaient s'illustrer lors de la bataille décisive de Monte-Cassino. Mais cela, c'est encore une autre histoire, admirablement racontée par Josef Czapski dans son livre-témoignage « Terre inhumaine ».

La Pologne se retrouvait donc dans la situation un peu surréaliste d'avoir comme « allié » l'un de ses deux ennemis mortels... Cette situation embarrassait aussi les Occidentaux qui comptaient ferme sur l'aide du géant soviétique pour abattre l'Allemagne nazie. Les Alliés se laissèrent donc intimider par les prétentions territoriales et politiques de Staline. Contre vents et marées, le général Sikorski, premier ministre du gouvernement en exil à Londres et chef de l'armée polonaise, se battait pour que l'on respecte l'intégrité territoriale de la Pologne dans les frontières attribuées au lendemain de la Première Guerre mondiale. Par ce fait, il était devenu très gênant pour les Alliés. Il mourut dans un mystérieux accident d'avion au-dessus de Gibraltar en juin 1943... En décembre de la même année, à la Conférence de Téhéran, la Pologne était vendue à Staline et l'on se préparait déjà à reconnaître un gouvernement communiste polonais imposé par l'Union soviétique.

De toute part, la Pologne se voyait lâchée par ses alliés : il devenait vital de montrer au monde qu'elle ne se résoudrait jamais à la perte de son indépendance si chèrement acquise. Depuis le XIX^{ème} siècle, les générations avaient été éduquées dans le culte de l'engagement personnel pour l'affirmation de l'identité, de la culture et de l'indépendance nationale. Après 20 ans d'indépendance enfin retrouvée, les invasions allemande et soviétique n'avaient fait qu'exacerber ces sentiments. Il était donc clair pour les Polonais qu'ils devaient libérer eux-mêmes leur pays pour retrouver cette indépendance. Les efforts inimaginables de la Résistance consentis pendant ces 5 années d'Occupation visaient à cette absolue nécessité d'accueillir dans un pays libre les Alliés (serait-ce les occidentaux ou les soviétiques ? on ne le savait pas encore).

Au fur et à mesure de la contre-offensive russe, de nombreux signes laissaient à penser que l'attitude des soviétiques vis-à-vis de la Pologne était en train d'évoluer : l'armée du Général Anders avait pu quitter les goulags et se battre en Italie ; la radio de Moscou multipliait les appels aux Polonais pour qu'ils se soulèvent contre l'ennemi commun ; des détachements polonais étaient incorporés dans l'Armée Rouge... Les Allemands étaient en déroute sur le front Est, les Alliés avaient débarqué en Normandie, on sentait la fin de la guerre s'approcher. Au début de l'été 1944, les Soviétiques franchissaient une nouvelle fois la frontière polonaise, mais cette fois en libérateurs, croyait-on... A la mi-juillet, Les Allemands quittaient Varsovie, l'Armée Rouge atteignait pratiquement les bords de la Vistule. La Radio de Moscou appelait quotidiennement la population de Varsovie au soulèvement : c'était le moment tant attendu de déclencher l'Insurrection ! Mais, dans la dernière semaine de juillet, des difficultés de communication avec Londres et quelques tergiversations retardèrent le processus de décision. Dans le même temps, une contre-offensive allemande ramena des troupes à Varsovie et l'Armée Rouge stoppa son avance. Avait-on manqué le moment stratégique ?

Les 40'000 soldats de l'AK camouflés dans Varsovie ainsi qu'une grande partie de la population ne tenaient plus d'impatience. Chaque jour qui passait augmentait le risque de voir se déclencher une insurrection spontanée, chaotique et sans coordination : c'eût été courir à la catastrophe.

Le général Bór Komorowski, commandant de l'AK décréta donc le déclenchement de l'Insurrection au 1^{er} août 1944 à 17 heures. Profitant d'un relatif effet de surprise, les insurgés

réussirent les premiers jours à s'emparer de plusieurs quartiers de la ville et de bâtiments stratégiques, sans toutefois enlever aux Allemands le contrôle des axes de communication principaux de Varsovie. La réaction allemande ne se fit pas attendre : de nouvelles troupes furent dépêchées en renfort et la *Luftwaffe* se mit à pilonner les quartiers qui étaient tombés aux mains des insurgés. Entre temps, les Soviétiques avaient désarmé et interné ou déporté toutes les unités de l'AK qui les avaient accueillis dans l'Est du pays. Celles-ci ne pouvaient donc plus se porter au secours de Varsovie. L'Armée Rouge stationnait de l'autre côté de la Vistule, à portée de canon de Varsovie, assistant à la bataille en se gardant bien d'intervenir. Staline interdisait même aux avions alliés de se poser en territoire polonais, escale sans laquelle il n'était pas possible de soutenir l'Insurrection. Pour lui, les jeux étaient faits : Varsovie allait tomber comme un fruit mûr et les Allemands allaient encore lui rendre le service d'anéantir la future résistance au régime communiste...

L'Insurrection devait durer 3 à 4 jours au maximum, elle en dura 63 ! Ce fut une bataille acharnée, rue par rue, maison par maison, comparable à celle de Stalingrad. Soumise à un déluge de feu et à la supériorité écrasante de l'ennemi, sans aucune aide extérieure, Varsovie ne pouvait que succomber. La détermination et le courage des insurgés et de la population civile terrée dans les caves était telle qu'elle finit même par forcer l'admiration et le respect de certains Allemands qui combattaient à Varsovie. Mais les ordres d'Hitler étaient sans appel : pour avoir osé se révolter contre le IIIème Reich, la capitale devait être rasée et ses habitants exterminés, pour servir d'exemple terrifiant pour le reste de l'Europe. A bout de forces, de munitions et de vivres, elle devait capituler le 2 octobre 1944.

Tous les survivants sont alors déportés : aux travaux forcés en Allemagne, dans des camps de concentration ou entassés dans les autres villes du *Generalgouvernement*. La ville est ensuite soumise au pillage, les bâtiments qui avaient été épargnés sont systématiquement dynamités. Les Russes sont alors de l'autre côté de la Vistule, à 500 mètres de là : ils ne bougent pas. A la fin décembre 1944, les Allemands finissent par évacuer Varsovie et c'est le 17 janvier 1945 que l'Armée Rouge et les unités polonaises qui y avaient été incorporées entrent en « libérateurs » dans un désert de décombres recouvert de neige...

Une absurdité ?

Une question revient très souvent à propos de l'Insurrection de Varsovie : n'était-ce pas joué d'avance ? N'était-ce pas folie criminelle que de précipiter tous ces jeunes soldats et la population de Varsovie dans cette tragédie ? N'était-ce pas incroyablement naïf de croire que les Soviétiques allaient aider l'armée secrète polonaise commandée par le gouvernement certes légal de la Pologne, mais que Staline ne reconnaissait pas ?

Il est toujours aisé de porter des jugements du haut des quelque 60 années qui nous séparent de cette époque. Une chose élémentaire que l'on oublie trop souvent, c'est qu'au moment où se déroulent les événements, personne ne sait vraiment quelle tournure ils vont prendre. Comme nous l'avons vu, dans le contexte historique de l'été 1944, seuls les plus déprimés des pessimistes invétérés auraient pu s'imaginer à quel degré de monstruosité allait s'élever le cynisme des Soviétiques ; on n'imaginait pas non plus que les gouvernements occidentaux, dans l'euphorie de la libération, feraient preuve de si peu d'engagement, voire même d'une telle indifférence face au sort de la Pologne. Tout le pays s'était préparé durant 5 années d'Occupation par une somme de sacrifices, d'engagement et d'idéalisme incommensurables. Un mécanisme s'était mis en route : il menait inéluctablement à un soulèvement. Les circonstances historiques l'ont précipité dans l'abîme.

Alors, les Polonais seraient-ils d'incorrigibles romantiques ? Ou alors l'Insurrection de Varsovie a-t-elle quand même trouvé un sens au regard de l'Histoire ? Si l'on examine les

événements qui ont suivi immédiatement la libération du joug nazi, on doit bien reconnaître que la Pologne tombait de charibde en scilla. Entre 1945 et 1953, plusieurs centaines de milliers de personnes furent déportées en Sibérie, les opposants au régime systématiquement éliminés ou neutralisés. Les libertés étaient foulées au pied, le pays était rançonné économiquement par son « libérateur ». Malgré tout, il est étonnant de constater que l'une des priorités absolue dans la reconstruction du pays dévasté a été la reconstitution pierre par pierre de la vieille ville de Varsovie, alors que des millions de personnes étaient encore sans abri. Cette démonstration de fierté nationale faisait en quelque sorte la nique au Palais de la Culture, gratte-ciel à la mode soviétique offert par le « grand frère » bien avant la reconstruction totale de la ville. L'esprit de résistance n'était pas mort dans cette nation qui a toujours été l'enfant terrible des pays inféodés à l'Union soviétique. Ainsi, des révoltes régulières ont ponctué les années 1950 à 1980, à chaque fois réprimées dans la violence. La classe ouvrière qui était sensée avoir enfanté le régime communiste se dressait à présent contre lui et créait le syndicat libre « Solidarité ». En 1981, dix millions de Polonais adhéraient au premier syndicat anti-communiste de l'histoire. Pour l'Union soviétique, c'en était trop. Par l'intermédiaire du général Jaruselski, elle remettait de l'ordre dans le pays en imposant l'état de guerre. Mais cette fois la faille ne pouvait plus être colmatée, ce fut le début de la fin d'un système politique qui devait s'écrouler en 1989 comme un jeu de dominos. De très nombreux Polonais voient dans cette évolution un héritage direct de l'esprit de l'Insurrection de Varsovie qui a maintenu la flamme de la résistance, de l'engagement et du sacrifice à travers toutes les épreuves endurées depuis par la Pologne, à cette différence près que cette fois, avec la maturité acquise, c'est dans la non-violence que l'occupant a été défait.

Michel Rosset